



## Ligne de mire. Frédéric Bootz. Brumes et rivages

Son œuvre se révèle comme le troublant miroir de sa personnalité : ombrée, mouvante, nimbée de fulgurance et de retrait, de jaillissement quasi tellurique et de silence, d'émotion à fleur de peau et de sérénité contemplative, de lumière et de mystère.

Une peinture à la fois familière et étrangement énigmatique, dont la beauté tourmentée semble narrer le destin de celui ayant choisi il y a un quart de siècle de tourner le dos à un marché de l'art alors en pleine folie spéculative au profit d'une vie dictée par le rythme simple et immuable de l'île de Paros, en Grèce.

Né à Toulon en 1936, mais grandi en Tunisie où son père officier était en garnison, cet homme du genre « taiseux », dont les traits sculptés à la serpe et la silhouette aussi longue « qu'un jour sans pain » évoquent un Giacometti, détenait pourtant toutes les cartes pour devenir, en terme de notoriété et de valeur sur le marché de l'art, l'égal d'un Pierre Alechinsky, d'un Jean Messagier ou d'un Olivier Debré. Trois grands noms de la peinture contemporaine avec lesquels ce « classique », comme il aime se définir, partageait dans les années 1960 les faveurs de la très influente galerie parisienne Ariel dirigée par Jean Polac.



Déjà repéré dès les années 1950 par cette autre sommité du cénacle artistique qu'était la galeriste et collectionneuse Bénédicte Pesle, ce nomade dans l'âme qui, adolescent, rêvait d'une carrière dans la marine marchande, a même connu alors un beau succès sur le plan des ventes.

En particulier auprès d'un public jeune séduit par la manière très particulière qui était la sienne à l'époque de diviser ses toiles en plusieurs rectangles à l'intérieur desquels il peignait, à partir de détails de paysages ou d'architecture qu'il photographiait au préalable, des scènes comme noyées dans des volutes de gris presque noir.

Venu à la peinture non par vocation mais pour essayer une boîte de couleurs qu'un ami de son père lui avait offerte, son (premier) mariage précoce l'oblige à exercer mille et un jobs pour subvenir au quotidien. Ce qui ne l'empêche pas en parallèle de fréquenter diverses académies libres d'expression plastique, dont « la Grande Chaumière » dirigée par André Loth. Un divorce suivi d'un remariage avec une artiste peintre hollandaise l'incite à quitter la France pour s'installer pendant quelques années à Ibiza.

Au fil du temps et de l'affirmation de sa technique, cet admirateur de Nicolas Poussin et des grands maîtres du XVII<sup>e</sup> siècle est passé à la peinture sur très grand format et a éclairé sa palette par l'introduction de la couleur. Il dit aujourd'hui ne plus pouvoir tenir le pinceau autrement que debout, ce qui amoindrirait selon lui la précision de ses gestes. Nature éternellement insatisfaite comme tout véritable artiste qui se respecte, Bootz fait montre, bien au contraire, avec ses dernières œuvres, d'une puissance d'évocation quasi lyrique. Une sorte de symphonie à base de plans et d'arrière plans dont les contours incertains se ponctuent de détails comme autant de notes musicales s'inscrivant sur une partition. Et c'est précisément cela qui touche le cœur autant que l'esprit.

